

Isabelle — car elle s'appelait ainsi — était une fille d'esprit : elle savait que les beaux messieurs qui avaient été si généreux pour elle se trouvaient d'habitude sur les boulevards, où ils dînaient ou soupaient dans les grands restaurants en renom. Elle eut soin, après avoir, sur ses premiers bénéfices, acquis une toilette un peu proprette, de se rendre avec ses fleurs à la porte de ces établissements fameux ; on la reconnut, et l'on trouva plaisant de recommencer l'achat de roses au prix d'une pièce d'or.

Bientôt ce fut une mode, et une mode qui dura ; parmi les *gandins*, les *petits crevés*, les *gommeux*, suivant l'argot du temps, il fut convenu qu'on devait acheter une fleur à Isabelle, et payer cette fleur le plus cher possible. Isabelle profita de la vogue : elle sollicita et obtint la faveur de s'installer sous le péristyle de l'hôtel du Jockey-Club ; là, elle avait une chaise-abri comme celle des bouquetières de la Halle, c'est-à-dire une sorte de guérite, mais une guérite toute garnie de velours rouge.

Cela ne suffisait point encore à l'ambitieuse Isabelle : un beau jour, elle s'avisa de revêtir une sorte de costume qui ressemblait un peu à un costume de vivandière ; et, bravement, ayant au bras une corbeille de fleurs, elle suivit tout le Jockey-Club dans cette enceinte du pesage où jadis elle avait fait son apparition presque en petite mendiante.

Pour le coup, l'engouement ne connut plus de bornes ; ce fut Isabelle qui fut chargée de fleurir les heureux vainqueurs ; par une attention délicate, elle mettait chaque année dans son costume, les couleurs de l'écurie qui avait remporté le Grand-Prix de Paris.

Isabelle était alors dans toute sa vogue : les étrangers de distinction, les souverains mêmes qui venaient assister aux courses, daignaient recevoir la visite d'Isabelle dans leur tribune et acceptaient une de ses fleurs.

Elle offrit, une fois, un bouton de rose à Napoléon III,